

Le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un lieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an 6 fr. »
Six mois 3 fr. »
Trois mois 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET REDACTION

PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS

La Rédaction
à SILVAIRE

Adresser tout ce qui concerne

L'Administration
à Pierre MARTIN

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an 8 fr. »
Six mois 4 fr. »
Trois mois 2 fr. »

L'Injustice Anarchiste

Et pourquoi n'existerait-elle pas ? Il n'y a point d'homme parfait, encore moins de groupement d'hommes. Seulement, les anarchistes ont un avantage sur les autres groupements humains : ils peuvent se dire la vérité.

Quoi donc nous empêcherait ? Nous n'avons ni électeurs à ménager, ni situation à perdre. Osons donc nous dire la vérité jusqu'au bout. Oui, il y a une injustice anarchiste. Nombre de militants en furent ou en sont les victimes et ceux du *Libertaire* plus que tous autres.

Très anarchiquement ennemis des dogmes si puérilement, si vainement dressés devant l'évolution des idées, les rédacteurs du *Libertaire* ont toujours suivi cette évolution tout en restant fidèles, dans l'ensemble, au plus pur esprit anarchiste.

Ils ont, les premiers, lancé et soutenu le néo-malthusianisme ; les premiers ils lui ont donné son caractère véritable, celui d'une arme auxiliaire dans la propagande, au même titre que l'antimilitarisme ou l'anticléricalisme, à l'encontre des fanatismes qui en ont fait une panacée sociale. Ils ont donné au coopératisme sa vraie signification, celle d'un instrument d'éducation économique et rien de plus. Nettement syndicalistes révolutionnaires, sans parti pris ouvrieriste, sans l'équivoque parlementarisme de la *Guerre Sociale* (voir la démission Thuillier), sans l'embarquement syndicalisme antisindicaliste de « Réformes, Révolution », ils ont, là encore, marché à l'avant-garde du mouvement social dans un esprit tout anarchiste.

Antimilitaristes et anticléricals déterminés, qu'il s'agisse d'états-majors révolutionnaires ou autres, et en même temps partisans de l'idée d'organisation, mais d'une organisation libertaire, ces rédacteurs se sont montrés aussi ardents à revivifier les idées libertaires qu'à les expurger de vénéneux parasites.

Enfin, pour ne parler que de quelques événements récents, qui donc a eu, comme nous, une attitude nettement anarchiste dans l'essai de grève générale, la grève des cheminots, l'affaire de Londres et vingt autres moins retentissantes ?

Pendant ce temps, que voyons-nous autour de nous ? La gangrène d'un individualisme imbécile, étroit, plus vil que le conservatisme bourgeois parce que plus hypocrite, et qui tue l'idée anarchiste si une idée pouvait mourir ; les autres organes avancés de Paris tombent, l'un dans un militarisme des plus dangereux, sans parler de son étalage honteux ; l'autre, dans la crapule antisémite et le troisième...

Quoi ? dira-t-on, qu'avez-vous à reprocher aux *Temps Nouveaux* ?

Ceci, que, fatigués sans doute d'aller de l'avant, nos camarades se replient, sur un point, dans un conservatisme des plus inquiets. Ce point, c'est le néo-malthusianisme et l'avortement. Et cela au moment où la société bourgeoise, apeurée par notre propagande, nous menace de toutes ses foudres, — preuve convaincante que cette propagande l'a touchée au bon endroit.

Les *Temps Nouveaux*, qui ont combattu le néo-malthusianisme, faisant chorus aujourd'hui avec les pires bourgeois et leurs pires organes, se lancent dans une campagne en règle contre l'avortement. Nous prenons à notre compte ce qu'ils ont publié à ce sujet. Le *Libertaire*, en effet, a le premier — il y a longtemps — proclamé le droit imprescriptible pour la femme de disposer de sa chair comme elle l'entend. Mais reconnaissant le danger des pratiques abortives — pour les femmes d'ouvriers s'entend, car elles ne peuvent avoir recours aux praticiens habiles — nous avons toujours proposé la seule, l'unique défense contre les dangers de l'avortement : l'emploi des moyens préventifs.

Et c'est vous, maintenant, qui osez nous reprocher de préconiser l'avorte-

ment ; vous qui — ô comble d'inconscience anarchiste — allez jusqu'à regretter de ne pouvoir vous expliquer par crainte d'attirer les regards de la Justice ! Mais parlez donc ! Dites des noms ! Citez des faits !

Jusqu'à-là, nous aurons le droit de dire et nous disons : C'est vous les avorteurs, puisque vous vous solidarisez avec la société bourgeoise qui pousse tant de femmes à l'avortement en défendant la propagation des moyens préventifs.

Car, nous l'avons écrit cent fois et nous le récrivons : Tous les prêches, toutes les lois, toute la morale religieuse ou pseudo-anarchiste, tous les discours des docteurs des *Temps Nouveaux* et d'ailleurs n'y feront rien, rien : il y aura des avortements par millions tant que les moyens de prévenir la grossesse ne seront pas plus connus qu'ils ne le sont.

Nous n'avons donné là qu'un raccourci de cette campagne incroyable, mais nous précisons davantage s'il le faut, nous entrerons dans le détail, si on nous y oblige, des articles qu'ont osé signer Michel Petit, Pierrot, un docteur X... et Grave. Pour le moment, nous voulons en faire juge tous les hommes de bonne foi : est-ce que nous ne sommes pas, ici, encore, victimes d'une injustice anarchiste ? Et vous, que toute injustice révolte, vous qui seriez indignés de voir s'étaler dans le pire journal bourgeois les sottises, les méchancetés, les préjugés meurtriers qui ont cours sur l'avortement, est-ce que vous n'êtes pas révoltés de voir un journal anarchiste s'en faire l'écho ?

Ainsi, un vaste mouvement réactionnaire (répressions républicaines, antisémitisme, chauvinisme, etc.), dont quelques vagues ont atteint les nôtres eux-mêmes, se dessine partout. Cela étant, nous pouvons dire, sans vanité comme sans fausse modestie, que nous restons seuls, à Paris tout au moins, à défendre l'idée libertaire de tout retour en arrière comme de toute compromission.

Eh bien, n'est-ce pas, de la part des anarchistes, une suprême injustice que de nous laisser, à quelques-uns — car bien peu nous soutiennent ! — nous débattre dans des difficultés sans nombre ? Cette injustice, nous osons la dénoncer. L'idée a tout à y gagner.

Et nous, que craignons-nous d'y perdre ? Notre « situation » de journalistes ? On sait bien qu'il ne peut y avoir auprès d'un journal anarchiste que des privations, d'amis déboires et des années de prison quelquefois.

On peut donc nous excommunier ou se retirer de nous ; cela même ne nous intimidera nullement. Simples dilettanti, nous chercherions, comme le Misanthrope,

Un endroit, écarté
Où de vivre honnête homme on ait la liberté.

Et la terre n'en continuerait pas moins de tourner.

Mais nous sommes et nous resterons, malgré tout, quoi qu'on dise ou qu'on fasse, les révoltés que nous fûmes toujours, — des révoltés qui abominent tous les dogmes et qu'indignent toutes les injustices.

Pamphile.

Grande Soirée Artistique

Le programme complet de la fête de propagande annoncée en faveur du *LIBERTAIRE* sera pour la prochaine fois. Mais nous sommes en mesure de confirmer ce que nous avançons précédemment : Les camarades peuvent compter sur une soirée tout à fait divertissante et intéressante.

Les organisateurs, nos amis de la Fédération Communiste Révolutionnaire ont bien fait les choses. En dehors des excellents chansonniers révolutionnaires et d'une vaillante troupe théâtrale, des artistes de valeur ont bien voulu nous prêter

leur concours. Pour le détail, nous renvoyons les lecteurs à la semaine prochaine. Rappelons seulement que c'est bien le samedi 15 avril, dans la grande salle de la Bellevilloise, 23, rue Boyer, que sera donnée notre grande fête artistique et de propagande.

Qu'on se le dise !

NOTA. — Des camarades afficheurs sont demandés pour coller les affiches annonçant la fête. Ils sont priés de passer au journal où nous leur dirons le jour où ils pourront se mettre à la besogne.



POISSON D'AVRIL

Les camarades de la Guerre Sociale ont l'imagination féconde. Que leurs idées soient toujours heureuses, ça c'est une autre affaire. La dernière en date — en date du 1^{er} courant... un vrai poisson d'avril révolutionnaire ! — ne vaut pas mieux et n'aura sans doute pas plus de succès que celles du Parti révolutionnaire, du Militarisme révolutionnaire et tutti quanti.

Ceci dit, que ces camarades ne se méprennent pas ! Leur idée prête trop à la plaisanterie pour n'y pas céder un peu. Mais cela ne nous empêche pas de rendre hommage à leur activité, au grand désir de bien faire qui les anime, ni de convenir qu'en effet il y a quelque chose à faire dans le sens d'une organisation révolutionnaire. Pour nous, cependant, ce qui importe par-dessus tout, c'est, comme en toute chose, d'ailleurs, le choix des moyens.

Le temps ne sera pas perdu qui sera employé à établir une sérieuse entente entre tous les partisans d'une transformation sociale sur les bases antioversementales et insurrectionnelles.

Les moyens dont on nous parle — voir l'article du camarade Vergeat — ne semblent bons à rien de bon. Et nous avons le devoir de le dire.

L'ART DE GOUVERNER

Les mots qui en imposent encore tant aux naïfs, ne représentent, bien entendu, qu'une des vaines fumisteries avec lesquelles les politiciens vivent grassement à nos dépens, tout comme la prétraille avec ses boudes colossales. Nous en trouvons une preuve de plus dans les papiers intimes de Waldeck-Rousseau, publiés par le *Matin*, où ce « grand homme d'Etat » apparaît en bien pitoyable posture. Un exemple :

« Nous avons été condamnés à adopter comme une règle supérieure à tout le reste la nécessité de ne pas tomber. Nous avons dû faire des concessions de principe, tout en nous efforçant d'en éviter la réalisation. Un jour, pour éviter la chute dont nous menaçait une interpellation Klotz et Magnaudé, nous avons dû déposer un projet d'impôt sur le revenu ; un autre jour, il nous a fallu prendre parti dans la question des retraites ouvrières. On ne peut ni établir l'impôt sur le revenu, ni réaliser actuellement tel qu'il est conçu le projet des retraites... »

Avec du cynisme et de l'aplomb, n'importe quel imbécile en pourrait faire autant. Mais quel aveu à retenir : On fait des concessions de principe : le peuple exulte ! On s'efforce d'éviter toute réalisation : les conservateurs sont satisfaits ! Voilà la politique, définie par un politicien qui, dit-on, fut un maître.

SOUS LA HACHE

La Voix du Peuple, de Lausanne, nous rapporte le récit de l'exécution d'une femme, dans la prison d'Inslerburg, en Allemagne. Cette scène de boucherie ne remonte pas à mille ans, comme on pourrait croire, mais à quelques jours seulement. Ainsi le veut la Loi, au 20^e siècle, dans le pays de Goethe et de Schiller :

« La malheureuse fut conduite au supplice vêtue d'une jupe seulement, le buste à demi couvert par une blouse jetée sur les épaules. C'est ainsi que, grelottant de froid, claquant des dents et pleurant à chaudes larmes, elle dut écouter la lecture du jugement. Mais lorsque les aides du bourreau voulurent la saisir, elle eut comme une crise de folie et se roula par terre en poussant des hurlements épouvantables. »

« Longtemps, elle opposa la résistance la plus acharnée. Finalement, les forces lui manquèrent. On la coucha sur le billot et, comme un boucher coupant un morceau de viande, le bourreau abattit sa hache. Il le fit si violemment que la lame, après avoir tranché la tête, resta fichée dans le billot. »

« Quoi qu'il ait fait cette femme, ces hommes qui s'acharnèrent sur elle, la traînèrent à la mort et l'assassinèrent, sont des brutes hideuses et d'atroces canailles : c'est l'Ordre ! »

LA BELLE LIQUE

Un acte qui semble, lui aussi, remonter aux Croisades, vient d'être accompli par Téry et Gohier — en attendant l'adhésion de Janvion et de Pataud.

Il s'agit d'une lique antisémite fondée l'autre soir, au banquet de l'OEuvre, dans Paris, Ville-Lumière !

Et vous verrez qu'au lieu de succomber sous cette honte, les chefs liquieurs en retireront honneurs et profits. La bonne affaire, quoi !

POUR SAGRISTA

L'avènement au pouvoir de Canalejas fut salué avec enthousiasme par nos socialistes qui publièrent dans l'*Humanité* son portrait et ne parlèrent de lui qu'avec des mots respectueux et des expressions flatteuses.

Et cela seulement quelques mois après que notre camarade Francisco Ferrer eut été lâchement assassiné par ordre du royal gorille, Alphonse XIII, sur l'impulsion de la cléricaille et de la réaction.

Nos politiciens ne comprenaient pas qu'en appelant Canalejas à la présidence du Conseil, il ne s'agissait que d'une manœuvre pour jeter la poudre aux yeux de l'opinion publique.

Canalejas, le révolutionnaire et le républicain, est l'homme de la réaction espagnole comme Briand, le socialiste, l'a été en France.

Comme Briand, Canalejas ne s'embarasse pas de la légalité. Après avoir fait condamner notre camarade Sagrista à douze ans de réclusion par un conseil de guerre, comme auteur de trois lithographies, voici comment opèrent, sous son règne, les autorités.

Le 22 janvier arrivait à Huelva le président de la Fédération ouvrière, entouré de sbires, les menottes aux mains. Les ouvriers qui l'attendaient à la gare lui témoignèrent leur sympathie et formèrent un cortège qui accompagna ce militant jusqu'à la maison d'arrêt.

Les travailleurs s'étant ensuite portés devant la sous-préfecture pour manifester, furent invités par les autorités à envoyer une délégation auprès du gouverneur. Cette délégation eut lieu, mais les explications se terminèrent par l'arrestation de ses membres, qui furent rendus responsables de la manifestation qui pourtant n'avait été que platonique (c'est peut-être là son tort).

Et voici comment, en Espagne, est comprise la liberté.

Devant de telles iniquités, nos camarades anarchistes espagnols ont plus que jamais besoin de se sentir soutenus par leurs amis étrangers ; plus que jamais ils doivent pouvoir compter sur leur solidarité.

Un meeting pour protester contre la condamnation monstrueuse de notre camarade Sagrista, va avoir lieu. La protestation en faveur de nos camarades japonais, ces glorieuses victimes, n'a pas été en France ce qu'elle aurait dû être ; il importe extrêmement que les anarchistes, les révolutionnaires montrent que quelle que soit l'iniquité, que quel que soit l'endroit où elle se commet, ils sont toujours prêts à en secourir les victimes,

surtout quand ces victimes sont des militants qui combattent pour le même idéal que nous. Nous osons donc espérer que notre appel sera entendu et que, tous, vous viendrez joindre votre protestation à la nôtre.

Suite de l'affaire Ferrer

Un nouveau crime espagnol

Non contents d'avoir assassiné Ferrer, les gouvernants espagnols poursuivent de leur haine implacable quiconque ose témoigner son admiration ou sa sympathie pour leur victime.

C'est ainsi que le dessinateur Sagrista, pour avoir publié en mémoire de Ferrer trois lithographies intitulées : La Visión, Ideal et Le Tocsin Révolutionnaire, fut arrêté le 9 octobre dernier et traduit en Conseil de guerre le 10 janvier.

Plus féroces que le fiscal (ministère public) qui demandait contre Sagrista une année de prison, les juges militaires du conseil de guerre l'ont condamné à douze ans de réclusion !

DOUZE ANS DE RECLUSION POUR TROIS DESSINS !

Cette sentence haineuse parut tellement exagérée au capitaine général de Catalogne lui-même qu'il la déféra au Tribunal suprême de Madrid.

Ce tribunal va se réunir ces jours-ci. Avant que ne soit prononcé ce nouveau jugement qui sera définitif, il est urgent de faire entendre bien haut nos protestations pour empêcher la perpétration de ce nouveau crime des dirigeants espagnols.

Nous faisons donc appel à tous les hommes de cœur, sans distinction de parti, pour qu'ils viennent en nombre imposant au

GRAND MEETING DE PROTESTATION organisé par Les Temps Nouveaux, Le Libertaire et la Fédération Communiste Révolutionnaire, qui aura lieu le mercredi 12 avril à 8 h. 1/2 du soir, 49, rue de Bretagne, grande salle du restaurant coopératif. Pour les orateurs, voir l'affiche.

Conférences Sébastien Faure

Notre camarade Sébastien Faure vient d'être fortement grippé et dans l'obligation d'ajourner les conférences qu'il devait faire du 20 mars au 8 avril.

Sans être tout à fait remis, il va aujourd'hui beaucoup mieux et, dans quelques jours, il reprendra le cours — forcément interrompu — de ses conférences.

La première — que nous annonçons ci-dessous — aura lieu

Le samedi 8 avril 1914, à 8 h. 1/2 du soir, dans la nouvelle salle
De la Maison des Syndiqués, 17^e (rue Pouchet).

Cette conférence publique et contradictoire de SEBASTIEN FAURE

Aura pour sujet :
« POURQUOI ET COMMENT JE SUIS REVOLUTIONNAIRE ».

Entrée : 0 fr. 50.

Cette conférence est organisée par la Coopérative « La Ménagère », le Restaurant Coopératif de la rue Balagny et tous les Groupements ouvriers qui siègent à la Maison des Syndiqués de la rue Pouchet.

LA LIBERTÉ SEXUELLE

La rédaction tout entière des *Temps Nouveaux* s'en va-t-en guerre contre une armée de moulins à vent. Car enfin, je le demande, où sont-ils tous ces sinistres avorteurs anarchistes qui peuplent leurs nuits d'horribles cauchemars ?

Nous, avorteurs ? Nos camarades ne pouvaient tomber dans une plus grande méprise et il en est ainsi, à mon avis, sur presque tous les points qu'ils ont abordé dans une série d'articles consacrés, qui l'eut cru ? à la négation d'une liberté essentielle, la liberté sexuelle. J'ai la plus profonde estime pour Pierrot. J'aime beaucoup son esprit clairvoyant, net, et la logique anarchiste qui se dégage de ses articles, mais cette fois je crois qu'il se trompe : dame oui.

Voyons, il nous dit que toute la progéniture d'alcooliques, de syphilitiques, etc., n'est pas fatalement vouée aux pires maux qui affligent l'humanité ; d'accord, mais il reconnaît lui-même que nombre de ces enfants de malades n'échappent point aux tares héréditaires ? Alors ?

Alors, dans ce cas, il n'y a pas d'hésitation possible, je crois. Si en dépit de toutes les précautions prises, un enfant peut naître d'un accouplement malsain, il faut se hâter de renvoyer au néant un être voué peut-être — je dis peut-être, mais ce peut-être est terriblement angoissant — à la pire déchéance physique et morale.

En voyons-nous assez de ces pauvres diables scrofuleux, pustuleux, hideux avec leurs maux, leurs plaies, leurs infirmités ! J'ai vu aux alentours de l'asile de Bicêtre de ces malheureux produits de notre humanité avariée, j'ai eu le cœur serré au spectacle de leur misère. Dans les rues sales du Kremlin-Bicêtre, ils traînent leur vie comme un boulet ; ils sont très grands, trop grands, et sautillent sur de maigres jambes comme des échassiers sur leurs pattes, ou bien ils sont trop petits avec des bras immenses et des têtes énormes ; des tics nerveux agitent leur lamentable carcasse ; ils grimacent, se tordent, se traînent péniblement. C'est épouvantable.

N'aurait-on pas dû épargner à ces malheureux le calvaire d'une vie de souffrances et n'était-il pas préférable de les empêcher de naître ?

Voilà pour les malades, mais où diable a-t-on pris que nous sommes partisans, de principe, des pratiques abortives, que, le cœur léger, nous conseillons aux femmes de se faire avorter si tel est leur bon plaisir.

Jamais nous n'avons dit cela. Nous savons trop que l'avortement peut avoir des conséquences terribles, nous savons que la femme ne s'en tire pas toujours indemne ; nous sommes au contraire franchement, sincèrement, sauf dans un cas de force majeure, contre l'avortement.

Je crois, pour ma part, que la procréation irraisonnée est un des principaux facteurs de la misère, mais je ne crois pas que le néo-malthusianisme est la panacée qui transformera notre détestable monde en paradis terrestre.

Je ne tiens même pas du tout au titre de néo-malthusien. Malthus, après avoir démontré qu'il n'y aurait pas place un jour au banquet de la vie pour tout le monde, apporta son remède : il conseilla de se marier très tard, les vieux époux ne connaissant point les transports juvéniles des amoureux de la première heure, feraient ainsi moins d'enfants ; il conseilla aussi la continence, la chasteté, comme remèdes excellents pour combattre la surpopulation.

Malthus me semble un vieux cornichon. Que la terre dans dix mille ans ne puisse plus fournir la subsistance nécessaire pour nourrir ceux qui seront à sa surface, c'est possible, mais en attendant nous avons des préoccupations qui sont plus pressantes.

Dans *Germinal*, quand Maheu rentre chez lui, sa journée de travail terminée, il fait l'amour avec la Maheude, sa femme. « C'est mon dessert, dit-il, le dessert qui ne coûte rien. » Hélas ! le dessert coûte terriblement cher, la Maheude accouche tous les ans ; le maigre salaire de Maheu ne suffit pas pour vêtir et nourrir convenablement tous les petits Maheu. C'est la misère, avec son cortège de

souffrances, la misère noire, sale ; on a des crampes d'estomac, et l'on grelotte sous les guenilles.

Il y a beaucoup de familles Maheu, et nous disons à Maheu le père, à Maheu la mère :

— Voyez donc les êtres chétifs que vous avez faits, voyez leurs faces d'affamés. Eh quoi ! Vous avez jeté cette graine sans savoir ce qu'elle deviendrait un jour, sans penser que vous n'auriez jamais assez de gros sous pour habiller et nourrir toute cette marmaille ; mais c'est fou, c'est criminel !

Et nous conseillons aux Maheu l'emploi des préservatifs ; mais oui, je l'avoue sans fausse honte : Il vaut mieux cent fois prendre quelques précautions que de crever de misère.

Oh ! je sais, cela ne pimente point l'acte d'amour, mais, bon Dieu ! la crainte du lendemain n'est pas un stimulant non plus.

En ce faisant, en étudiant les moyens d'éviter la grossesse, nous empêchons d'avoir recours à l'avortement. Je puis même dire que nous seuls, de cette façon, le combattons efficacement.

Qu'ils sont amusants, ces anarchistes qui, au nom de je ne sais quelle morale, caduque et d'un puritanisme exagéré, nous jettent la pierre et trouvent notre propagande méprisable !

Ni leur colère, ni leur dédain ne nous gênent ; nous continuerons à revendiquer le droit au plaisir pour tous et pour toutes.

Quand, d'un commun accord, deux êtres qui s'aiment veulent un enfant, ce n'est point parce qu'ils auront appris à éviter la grossesse importune qu'ils n'auront pas cet enfant. Au contraire, l'enfant sera désiré, voulu et sa présence ne sera pas au foyer une cause de désespoir.

Eugène Péronnet.

En régime républicain

Je crois qu'elle est loin, la République sociale pour laquelle nos pères de 1848 combattirent ; où est-il le régime de liberté, de fraternité, que nous promettaient les opportunistes ou les républicains radicaux, maintenant que les radicaux sont les maîtres ?

Quand il fallait faire face aux royalistes, aux bonapartistes, les républicains radicaux appelaient les ouvriers à la lutte, leur promettant qu'une fois la République sauvée et solidement établie, ils verraient accroître leur bien-être ; mais, comme toujours, c'est de leur propre bien-être que se sont occupés les dirigeants ; quant aux prolétaires, ils peuvent crever comme devant.

En effet, qu'a donc fait pour les travailleurs cette République, qu'ont donc fait pour nous ces gouvernants, tous plus républicains les uns que les autres ? Rien, rien.

Pardonnez-moi si, la République s'est occupée des cuivriers : Au nom de l'ordre, elle les a fusillés à Limoges, Narbonne, Villemeuve-Saint-Georges, etc. Elle les a emprisonnés quand ils ont osé revendiquer leur droit à la vie, quand ils ont osé lutter contre leurs rapaces exploités.

Les militants ouvriers que nos gouvernants républicains n'ont pas assassinés, ils les ont torturés ; après avoir fait condamner Durand à mort, obligés qu'ils étaient de céder sous la pression de l'opinion publique, ils l'ont remis en liberté. Mais dans quel état !

A l'heure présente, ce malheureux est complètement fou. N'ayant pu le tuer matériellement, ils l'ont assassiné moralement, plongeant ainsi toute une famille dans le désespoir et la misère.

Et voici qu'après Durand, nous apprenons la mort d'une autre victime de la rapacité capitaliste. Edmond Mathieu, le gréviste qui avait été condamné aux travaux forcés à perpétuité, se trouvait à l'île de Ré où il attendait son transfert à Cayenne... Il vient de mourir.

Il en reste encore deux, Couillandre et Lefrançois, condamnés eux aussi aux travaux forcés : la plus élémentaire humanité commande leur mise en liberté, les rapaces de la Compagnie Transatlantique n'ayant que trop fait de victimes déjà. Que feront nos républicains ? Si la République promise, alors que les républicains n'étaient pas encore au pouvoir, existait réellement, Hervé ne serait pas à la Santé pour délit de presse, car la liberté de penser et d'écrire est inscrite dans la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen.

Gorion ne serait pas non plus soumis à un régime honteux et déprimant ; ayant agi en homme, il a le droit d'être traité comme tel, même par ses ennemis, et si ces derniers, parce que plus forts, le séquestrent, ils devraient au moins lui appliquer un régime convenable.

Il en serait de même pour le camarade Selinghoff, des briqueteurs ; tous les deux ont droit au régime politique ; qu'on leur applique !

Enfin, si le nom République m'était pas qu'un mot, la prison ne se serait pas ouverte seulement pour les cheminotiers enfermés à Paris, mais aussi pour le secrétaire de la section des chemins de fer d'Angers, le camarade Oger, encore emprisonné à l'heure présente ; en un mot, les prisons ne regorgeraient pas de travailleurs et de militants, dont le seul crime est d'avoir voulu un peu plus de bien-être.

Mais la République est un fantôme et son régime est celui d'un Empire ; au lieu de subir l'autorité d'un roi ou d'un empereur, nous subissons l'autorité de tous les écumeurs de la finance. Aussi, si nous criions : « A bas la royauté ! » nous criions également : « A bas la République ! »

A. Dauthuille.

Quelle Révolution ?

La révolution mexicaine se poursuit avec des alternatives de succès et d'insuccès. Entre autres faits intéressants, Aristide Prastelle nous en signale un dans les *Hommes du Jour* qui nous donne un avant-goût du militarisme révolutionnaire.

Le chef de l'insurrection, Francisco Madero, ne rêvant de renverser Diaz que pour se mettre à sa place, a fait arrêter un certain nombre de révolutionnaires libéraux qui ne voulaient pas le reconnaître pour « président provisoire ». Voilà donc des révoltés qui n'ont fait que changer de maître. Il faut espérer que cet exemple fera réfléchir certains camarades embarqués dans ce bateau formidable qu'est le militarisme révolutionnaire.

Ces naïfs-là comprendront-ils que pour être libres il ne faut pas commencer par se placer sous les ordres d'un général, serait-il révolutionnaire ?

On nous dit : Avec votre doctrinarisme, vous enlèvez au cœur des révolutionnaires l'ardeur nécessaire pour atteindre à la victoire. Nous répondrons que notre ardeur ne va pas jusqu'à nous faire tuer pour les beaux yeux d'un dictateur. Nous voudrions savoir si la lutte doit s'engager seulement pour gagner une bataille révolutionnaire ou si c'est pour l'émancipation des asservis et tous les hommes en général.

Si nous nous révoltons, c'est pour nous délivrer de toute contrainte, de toute entrave gouvernementale. Et nous ne croyons pas du tout que c'est en mettant notre sort entre les mains d'un chef quelconque que nous nous libérerons. La critique est facile, nous ont encore dit des camarades : mais avez-vous autre chose à nous offrir à la place de ce que vous critiquez ?

Ce n'est pas à nous à offrir quoi que ce soit. Ce que nous pouvons affirmer, c'est que l'on n'aura que ce que l'on prendra. Nous ne voulons pas, nous ne plus, que la prochaine révolution soit une boucherie ; nous ne voulons pas nous faire tuer inutilement, et pour cela il faut que la mentalité des individus soit affranchie, qu'ils soient capables de se passer de maîtres et ne se contentent pas de suivre celui qui porte le plus de galons ou qui sait le mieux jouer du prestige révolutionnaire.

Il est certain qu'une révolution peut fort bien se faire sans individus conscients. Mais celle-là ne nous intéresse pas. Notre route à nous est toute tracée : répandre les idées anarchistes et faire germer la révolte par la force de nos idées même.

Nous ne pouvons pas marcher derrière des chambardeurs qui croient qu'il suffit de brûler des édifices, de changer les hommes du gouvernement et qu'il est inutile de libérer la masse de ses préjugés séculaires.

Nous marcherons quand la révolution nous semblera suffisamment préparée selon notre manière de voir et s'il se trouve des gens pour dire que nous nous sommes des eunuques, nous leur répondrons que cela vaut mieux que d'être des poires.

Ernest Duté.

Pour le Libertaire

Souscription permanente

X. 1 fr. ; Quillet, 0 60 ; Cathala, 0 30 ; H. C., 1 fr. ; Forichon, Soudres, Nicolas, Duval, ensemble, 1 fr. ; Chauvin, 0 70 ; Avenel, 0 50 ; Bonnelly, 2 fr. ; Burband Léon, 0 50 ; Un camarade espagnol, 0 30 ; Un terrassier, 2 fr.

JEUNE GARDE !

Le parti révolutionnaire est mort-né, on s'en souvient. A peine les bases et principes fondamentaux en étaient-ils jetés que de méchants réfractaires empêchèrent sa formation.

Ici, des camarades sans aucun parti pris, soucieux seulement d'éviter une inconsciente fâcheuse pour les révolutionnaires, montrèrent, par des arguments sérieux et précis les dangers d'un tel groupement.

Comment concilier, en effet, comme le voulaient les « guerre-socialistes », ceux qui n'ont ni la même tactique, ni les mêmes conceptions, ni le même idéal ?

Dans un tel ménage, l'harmonie eût été bien difficile, pour ne pas dire impossible.

Or, voici que la même idée nous est réservée sous un autre forme. Comme le Phénix, le parti révolutionnaire voudrait bien renaître de ses cendres. C'est sur les jeunes, à présent, que les insurrectionnels jettent leur dévolu. Dame, c'est plus facile, les cerveaux sont plus malléables, et avec un exposé habile... L'adaptation militaire sera bien plus aisée quand on nous aura déjà militarisé dans le civil. Tel est le plan d'Alme-reyda ! Voyez plutôt :

« Nous voulons constituer une jeunesse où se concentreront toutes les ardeurs juvéniles sans opinions philosophiques déterminées. A sa tête, une commission exécutive, orientée elle-même par un état-major. (Prononcez par un chef suprême.)

« Chaque dizaine de membres du nouveau groupe, appelé « Jeune-Garde », devra à son tour obéir aveuglément à un chef d'équipe placé à sa tête, sans avoir à rechercher les causes qui déterminent les ordres. Le chef étant bien connu de nous, nous pourrions en toute confiance former des plans secrets, nous organiser avec méthode, batailler avec ensemble... »

On le voit, il y aura un haut commandement ; toute initiative du petit personnel deviendra impossible, et ces jeunes cerveaux resteront à défricher, alors qu'on les devrait meubler d'un bagage de connaissances.

Petits Pavés

Très amusant, ce fait divers trouvé dans le *Journal* du 28 mars : Un gamin de 14 ans étant fiché sur un haquet chargé de paniers de bière, mangeait un quignon de pain et une saucisse qu'il arrosait de bière, à moins que ce ne fut de blonde, prise dans les paniers. Le charretier s'apercevant du manège, carresse d'abord, avec son fouet, les côtés du môme et le remet ensuite entre les pattes des agents. Conduit devant le commissaire le p'tit raconte son odieuse : Orphelin depuis 4 ans, il a vécu de rapines, dormant à la belle étoile. Sur quoi, le sieur Montahuc (c'est le nom de l'empoigné lépinien) en sort une de ces bonnes qui ne peuvent germer que dans le citrouille d'un idiot ou d'un magistrat : « Pourquoi, dit-il au gamin en guenilles, n'as-tu pas essayé de chercher du travail ? »

Et le gosse de répondre : « Comment voulez-vous m'sieu le commissaire que je me présente chez un patron avec des croque-nots qui enquênent le trottoir ? »

Vous comprendrez que la réponse renfermait une dose aussi grande de philosophie que la demande contenait de maboulisme.

Seulement, l'histoire ne s'arrête pas là. Dans une société mieux foutue que la nôtre, le Diable en herbe eût été frusqué immédiatement après qu'on l'eût rassasié ; en République (Liberté, Egalité, Fraternité), c'est une autre affaire.

Après le sermon du magistrat on envoya le môme au dépôt ; naturellement, Augustin Denis, c'est le nom de l'enfant, passera en correctionnelle pour vagabondage, vol, etc., etc.

On dit probable que là le président lui tiendra la même lanquage que l'hilarant Montahuc, mais le plus rigolo ce serait que ce terrible malfaiteur — c'est du petit Augustin que je parle — réponde en récitant les quelques vers suivants de l'Ouvreur de portières, d'Octave Pradel.

Eh ben ! en v'la des histoires ! Faut-il tout de même que l'amour de la patrie soit fort chez les gars de Pontcoff pour qu'ils préfèrent se suicider plutôt que d'aller passer deux ans à la caserne ! Ces sacrés bretons ont la tête dure pour ne pas comprendre la beauté de la vie militaire, la douceur du service, la politesse et la bonté des chefs. Faut-il qu'ils soient bornés pour refuser d'aller remplir leurs devoirs de Français sous les plis du drapeau embaumé de Mécène.

Voici un nommé Quintin qui a une femme et un enfant que l'on a retiré à temps des rails sur lesquels il s'était couché au passage d'un train et qui a juré qu'il recommencerait. Mourir pour la patrie, etc., ça ne vaut pas la bonne liberté ; les soirées de la caserne, foyer de tuberculose, d'alcoolisme et de syphilisme, vieux clichés — hein, Hervé ? — toujours d'actualité, ne valent pas les veillées passées autour d'un feu de bois près de sa compagne et de son p'tit gars. N'est-ce pas les gars bretons ?

Et toi, qu'en penses-tu Bunau-Varilla de mon cœur, « O patriote, effroi de nos vainqueurs ? »

Tandès.

Hein ! qu'en dirait Blanqui ? Cependant, il avait bien, lui aussi, trouvé une combinaison de ce calibre. C'était bien, lui aussi, l'homme des conspirations et des organisations secrètes, l'homme actif, violent, impétueux, qui surgissait tout à coup aux moments décisifs.

Et cependant son action n'a-t-elle pas été suivie d'impuissance et de stérilité ? Comme lui, camarades insurrectionnels, je crois que vous voulez briser les murs à coups de tête et tuer le diable à coups de bonnet.

Seuls une foi et un idéal ardents, complètement indispensables de l'éducation proprement dite et de l'éducation par l'action, amènent la discipline et la cohésion.

On ne les impose pas. En tout cas, en tant qu'anarchistes, il nous répugne autant de commander que d'être commandés.

Où, sans doute, il est bon de fournir un aliment au besoin d'activité qu'éprouvent les jeunes gens. Mais prenez garde d'en faire des brutes dociles... jusqu'au jour où, ne voulant plus obéir, vous n'aurez plus devant vous — contre vous — que des brutes.

Cette activité qui caractérise les jeunes, il faut sinon la ménager, du moins l'entretenir en semant les idées qui la mettront inévitablement en branle.

Quant à vos chefs, à vos hommes de confiance, qu'en dire, sinon qu'aujourd'hui, ils seront peut-être traités demain. Je n'en veux pour exemple qu'Azew, l'homme de confiance incontesté, qui fit tant de mal au parti révolutionnaire russe.

Nom, je crois qu'il serait préférable que les jeunes gardent leur autonomie, dans l'autonomie de leurs jeunes respectives. Et si l'on veut nous retrouver au moment d'une action parallèle, que l'on forme des Unions ou Fédérations de Jeunes, avec une réunion de conseil hebdomadaire par exemple, où un camarade de chaque jeunesse serait délégué.

De tous côtés, des tâches ardues, pressantes, nous appellent, cela est vrai, mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que les libertaires ne peuvent s'arrêter à l'idée d'une telle organisation sans faire litière de leurs principes et même de leur simple dignité d'homme.

Marcel Vergaet.
(Un jeune).

A bas le Militarisme

A l'heure actuelle, beaucoup de syndicats hésitent à faire ouvertement de la propagande antimilitariste ; on se contente de dire aux jeunes, lorsqu'ils parlent au régiment : « Si l'on vous envoie dans les grèves, ne tirez pas sur vos frères », et l'on croit que c'est suffisant.

On en comprend peut-être la nécessité, mais on a peur d'offusquer les esprits par trop ombrageux ; on a peur d'éloigner du syndicat les jeunes éléments qui, trop souvent, sont épris du militarisme, en un mot l'on s'occupe plutôt du groupement que de l'éducation.

Par contre, ce doit être la principale besogne des jeunes syndicales. Oui, c'est à nous, les jeunes, d'intensifier cette propagande, à nous, qui sommes appelés à sacrifier les deux plus belles années de notre existence pour une soi-disant patrie ; nous qu'on voudrait faire servir de chair à canon et qu'on chargera de monter la garde autour du capital. Non, nous n'avons pas le droit de laisser cette propagande.

Nous ferons donc de l'antimilitarisme, nous amènerons nos camarades à nos conceptions libertaires, nous leur ferons comprendre ce qu'ils vont faire au régiment. Nous ne voulons pas qu'ils y aillent pour prendre des galons, pour se créer une position. Non ! car la prise de galons, à moins que d'avoir une âme extraordinairement trempée, c'est gagner du bien-être, c'est marcher vers la corruption, et j'ai peur que ce bien-être ne fasse oublier aux gradés qu'ils sont des fils du peuple et que demain ils seront encore des exploités.

Nous voulons que nos compagnons de travail aillent au régiment avec des idées conformes à leur intérêt de classe et à l'idéal humain afin que lorsque les repus de la société actuelle viendront leur dire, en leur montrant les prolétaires en révolte : « Marche et fais feu ! c'est pour la patrie ! » ils répondent en passant de l'autre côté de la barricade.

Hubert Gauthier.

Les camarades dont l'abonnement est échu sont instamment priés de le renouveler afin d'éviter des frais de recouvrement inutilement dispendieux.

LES MARTYRS DE CHICAGO (1887)

Une brochure, avec portraits de Spies, Lingg, Fischer, Engel, Parsons, Fielden, Schwab et Nebe. L'exemplaire, 5 centimes. Le cent, 3 fr. 50, franco.

SUR LE DROIT A L'AVORTEMENT

Si j'en juge par l'article de Madeleine Vernet et par celui du docteur Pierrot, parus dans le dernier numéro des *Temps Nouveaux*, le sujet du « Droit à l'avortement » est loin d'être épuisé. Néanmoins, je crois qu'avant de couvrir de fleurs ou de... pierres le camarade qui n'a pas les mêmes idées que soi, il est de toute justice de ne pas l'exécuter pour trois lignes interprétées selon les besoins de la cause que l'on défend.

Madeleine Vernet dit que les femmes sont ennemies de l'avortement et elle cite quelques cas à l'appui de sa thèse.

Je ne suis pas animé d'un fol et aveugle emportement sur le droit à l'avortement, j'avoue très sincèrement que, père de deux enfants, j'eusse considéré une union stérile avec ma compagne comme une chose fâcheuse et peut-être que si ce cas se fût produit, j'eusse été tenté de fonder une famille dans une nouvelle union. Vous voyez donc, camarade Vernet, que je n'appartiens pas à la race masculine, que vous décrivez sous de si noires couleurs.

Après tout, je suis peut-être un phénomène anarchiste. Seulement, ce qui reste à prouver, ce sont vos affirmations ! Vous avez vu des hommes obliger leur compagne à se faire avorter. Eh bien ! j'ai connu des hommes qui se fâchaient que leur femme fût enceinte, leur égoïsme était tel que, malgré la misère qui assaillait déjà leur ménage et qui allait s'accroître par la naissance d'un nouvel enfant, ils étaient décidés à ne pas se priver pour élever le nouveau venu, et c'était sur la femme et les enfants que retombaient toutes les privations ; à ce moment, la mère, par amour maternel, pour ne pas voir ses enfants souffrir davantage en retenant l'existence de quoi nourrir l'intrus, employait tous les moyens pour se débarrasser du fœtus qu'elle portait. D'autres fois, c'était une fille, à qui le maigre salaire ne pouvait déjà assurer l'existence, qui cherchait, sans que l'homme l'y obligât, à se faire avorter. La morale, ou plutôt le préjugé bourgeois qui fait regarder avec mépris la fille-mère n'avait rien à voir dans ce cas, car si il avait été possible à cette fille d'élever son enfant, elle n'aurait pas eu recours à des substances abortives qui, elle le savait, lui détraquaient l'estomac, ruinaient sa santé. Vous me direz que, seul, l'égoïsme du mâle est la cause de cet acte qui sera peut-être mortel pour celle qui s'en est rendue... coupable (?)

Je crois qu'il y a deux autres causes : 1° La mauvaise organisation sociale, qui prive les individus du nécessaire à l'existence ; 2° le manque d'éducation de l'homme et de la femme.

L'homme ne fait rien pour que sa compagne s'éduque, il l'éloigne de tout ce qui pourrait l'émanciper, il la tient pour la serve, pour la chair à plaisir. La femme actuellement n'est qu'une prostituée, bonne tout au plus à satisfaire le mâle en rut, à lui préparer ses repas, à faire le ménage et torcher les miches. Même pour certains esprits qui se croient débarrassés du préjugé religieux, la femme est au même point qu'il y a plusieurs siècles, alors que dans un concile les pères de l'Eglise discutaient pour savoir si la femme avait une âme et ne l'admettaient que par trois voix de majorité ; aujourd'hui, si l'on essaie, la séance recommencerait, sur un ton plus laïque il est vrai, pour savoir si la femme a un cerveau.

Mais à quoi bon d'oiseuses discussions : elle a un uterus et ça suffit. Or, l'homme qui pense ainsi est loin d'avoir fait son éducation : il peut s'intituler révolutionnaire, affirmer à tout venant qu'il est anarchiste, il n'est qu'un orgueilleux imbu d'une supériorité imaginaire.

Ceci dit, examinons la valeur des reproches adressés à *Libertaire* à la suite d'une note passée dans ses colonnes et critiquant loyalement, ainsi qu'il convient entre camarades, les articles du docteur X... et de Michel Petit, parus dans les *Temps Nouveaux*, critique qui valut à *Libertaire* l'honneur d'être ravalé au rang du *Journal*, dans la rubrique « crocs et griffes ». Je dois dire que je ne suis pas l'auteur du petit entrefilet paru ici, mais j'ajoute que je n'aurais pas hésité à le signer, ne croyant pas pour cela faire œuvre de censeur.

Tout d'abord, je déclare être l'adversaire de l'avortement quand il est pratiqué par des matrones maladroites ; ceci je l'ai écrit dans le *Libertaire* (*Petits Pavés*, n° du 4 mars) ; sans être médecin, j'ai connu de ces avorteuses d'occasion et quelques-unes de leurs patientes ; les moyens employés par les premières pour débarrasser (j'allais écrire estropier) les secondes étaient de véritables instruments de torture parmi lesquels le plus courant, ainsi que chacun le sait, est l'aiguille à tricoter, au risque de percer le péritoine ; cette aiguille, quelquefois rouillée par suite des précédentes « opérations », toujours malpropre, est maniée par des mains inexpertes. D'autres encore avaient pris, toujours sur le conseil d'avorteurs igno-

rants, des remèdes de chevaux, comme on dit vulgairement. Pour bien montrer jusqu'où va l'empirisme de certains charlatans, je citerai le cas d'une femme qui m'a avoué avoir pris, sur le conseil d'un de ces tristes sires, 60 centimes d'extrait de saturne mélangé à d'autres ingrédients, ceci par deux fois à jeun, dans le but d'amener des contractions de l'utérus ; la malheureuse fut horriblement malade, faillit s'empoisonner et... n'avorta pas.

Aujourd'hui, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, rien n'arrêtera la malheureuse qui veut se faire avorter, la loi l'obligera à se cacher, à aller trouver une « faiseuse d'anges », risquant les pires accidents, alors que si cet avortement était pratiqué au grand jour, avec l'aide d'un médecin ou d'une sage-femme, un être seulement sur deux serait sacrifié. L'article 317 du Code pénal n'arrête ni l'avorteur, ni la femme qui désire avoir recours à ses « bons offices », il ne sert qu'à pratiquer clandestinement ce qui devrait être un droit.

Si certains anarchistes se font les apôtres de l'avortement, il ne s'ensuit pas que l'idéal anarchiste soit l'avortement ou le néo-malthusianisme à outrance ; l'un et l'autre ne sont pas des moyens de transformation sociale.

La maternité est une chose essentielle pour la santé de la femme, mais elle ne doit pas être faite à... couche que voulez-vous. C'est pourquoi nous disons aux femmes : « Vous n'avez pas le droit de donner à la société des enfants anormaux, du déchet social ». Il ne faut pas que les fœtus de syphilitiques ou d'alcooliques viennent à terme, si les précautions pour éviter une grossesse n'ont pas réussi.

Les enfants procréés dans ces conditions ne seront qu'une charge pour la société ; leur existence sera presque toujours de brève durée et ne vaudra que des souffrances pour ses auteurs.

Malgré le docteur Pierrot, j'affirme, avec la plupart de ses confrères, que les descendants d'alcooliques, de syphilitiques et quelquefois de tuberculeux sont voués à la misère morale et physique ; presque tous sont rachitiques, scrofuleux, idiots, prédisposés à la méningite tuberculeuse, aux accidents hystériques et épileptiformes.

Il m'est arrivé d'entendre des parents, en voyant l'état pitoyable de leur enfant, prononcer ces mots : « Pauvre petit, il serait préférable qu'il fût mort que de souffrir ainsi ». Et ces parents, docteur Pierrot, aimaient leur enfant.

Or, je dis que dans ce cas il eût mieux valu détruire ce qui n'était pas encore né.

E. Guichard.

Liberté, Egalité, Fraternité

Les républiques, ces gouvernements basés sur une liberté menteuse, sur une fraternité jamais pratiquée, sont aujourd'hui à l'avant-garde... pour la férocité et la sauvagerie déployées contre les contempteurs de l'ordre établi.

Elles ont inscrit dans leurs codes, avec le sang du peuple et des martyrs révoltés, une devise digne de tous les respects : Egalité, Fraternité, Liberté.

Magnifique devise que celle qui proclame les droits et la grandeur de la personnalité humaine !

Selon elle, les hommes peuvent penser et exposer librement leurs idées, opposer leur droit à ceux qui abusent d'une prétendue supériorité. Elle réclame pour eux l'amour et l'appui de leurs frères, quand la douleur et le malheur viennent à les frapper. Mais comment est-elle comprise ?

Tout récemment encore, trois de ces organismes politiques, qui se nomment pompeusement Républiques, qui se parent et se couvrent des mots glorieux de Liberté, de Fraternité, d'Egalité, les Républiques du Brésil, de l'Uruguay et d'Argentine, viennent de signer un traité par lequel, au nom de ces vénérables principes, est ordonnée l'expulsion du territoire des trois Etats, de tous les anarchistes et suspects d'anarchie, de quelque classe et condition qu'il soient. Les dirigeants et les représentants de ces trois peuples, qui se déclarent libres ont, « pour la défense de la société menacée », foulé aux pieds sans le moindre scrupule le droit à la vie de citoyens qui sont pour le moins aussi dignes de vivre et de penser qu'eux-mêmes.

Sous ces mots sacrés inscrits dans les armes de peuples qui versèrent des flots de sang pour conquérir leur indépendance et secouer le joug du tyran, ces peuples viennent de décréter une des plus grandes monstruosités sociales qui aient été commises.

Habitants d'un pays libre et humanitaire, ces hommes, nos frères ont été expulsés de leur pays, arrachés à leurs

foyers, à leurs familles, à leurs travaux, pour être lancés dans le tourbillon de la misère et du désespoir. Ce sont des hommes entre tous dignes de vivre, dont le seul crime est d'avoir travaillé constamment pour le bonheur de l'humanité, c'est-à-dire à l'émancipation d'une société égoïste et misérable et que l'on arrache de son sein comme s'il s'agissait de venimeux reptiles.

On ne peut rien faire de plus pour le déshonneur d'un peuple que ce que viennent de faire les cités républicaines d'Amérique. C'est là un crime odieux de lèse-humanité.

Si c'est ainsi que les gouvernants républicains entendent la justice et la liberté, qu'on nous ramène aux carrières de l'autocratie ; nous y gagnerons du moins de voir tomber le plus sinistre des masques !

(Del grupo español Humanidad). Eusebio Amo y Garcia.

La Coopération

Ses illusions

Une discussion passionnée en ce moment le monde coopératif. L'Ecole des Pionniers de Rochdale, ou école socialiste, recherche si ses organismes qui sont le Magasin de gros des coopératives de France, la Bourse des coopératives socialistes, la Confédération générale des coopératives, etc., ont intérêt et possibilité de fusionner avec les organismes de l'Ecole de Nîmes, c'est-à-dire avec l'Union coopérative des sociétés françaises, l'Office coopératif, etc.

Profitant de cette controverse, nous tâcherons de nous éclairer sur les problèmes que soulève le coopératisme en général et sur la valeur que pourrait avoir la coopération sous l'influence et l'impulsion des anarchistes.

L'Internationale avait dit : « L'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes » ; théoriquement la coopération socialiste le répète, mais pratiquement, tout comme l'Ecole bourgeoise de Nîmes, elle travaille pour que l'émancipation des travailleurs (j'allais écrire l'exploitation) soit l'œuvre des consommateurs.

Examinons la portée sociale de la coopérative de consommation : 1° La coopération est-elle spécifiquement anticapitaliste ? 2° At-elle une valeur d'éducation révolutionnaire et communiste ? 3° Peut-elle (et c'est ce qui doit surtout nous intéresser) créer des situations révolutionnaires ?

1° La coopération ne peut avoir une valeur anticapitaliste par elle-même, puisqu'elle ne s'attaque qu'à l'échange. Et lorsqu'elle s'occupe de la production ce n'est que pour rêver de nous ramener à l'exploitation, à un mode de production dépassé.

En effet, le Magasin de gros ne s'engage à prendre les produits des coopératives de production que si celles-ci consentent à se laisser racheter, c'est-à-dire à abandonner la direction et la gestion de leurs sociétés aux consommateurs groupés dans le M. S. G. On reconnaît, il est vrai, aux ouvriers et employés travaillant dans les coopératives certains avantages que ne donnent pas tous les capitalistes, par exemple : presque toutes les coopératives de la région parisienne donnent un salaire plus élevé, le repos hebdomadaire est observé, quelquefois même payé, etc., mais tout cela n'a été acquis que sous la poussée et la pression des syndicats, qui, avec juste raison, ne s'occupent pas de la qualité ni de l'étiquette de l'exploiteur.

La coopération ne peut s'attaquer à la forme d'exploitation que nous subissons, malgré les affirmations et les réveries des coopératives qui font des calculs, lesquels prouvent clair comme le jour qu'avec les trop-perçus dans 10 ou 15 ans le prolétariat groupé dans les coopératives aura racheté la terre et l'outillage, c'est-à-dire aura socialisé tous les moyens de production et d'échange. Non seulement cette hypothèse est absurde, mais comme dit Charles Guieysse : « Ne sont-ce pas les marchands qui ont fait naître le capitalisme, et le capitalisme ne s'est-il pas transformé en devenant industriel ? Le coopératisme avec ses usines et ses ateliers nous ramène aux premiers temps du capitalisme tout simplement ; il renie les efforts tenaces des producteurs pour dominer les marchands » (1).

2° La coopération ne peut avoir une valeur propre d'éducation puisque (jusqu'à présent du moins) elle laisse subsister l'intérêt personnel par la répartition des bonis. Elle ne peut avoir de valeur éducative que par les ressources qu'elle fournit à la propagande et aux œuvres révolutionnaires. Nous examinerons ce point dans un prochain article.

3° La coopération ne peut pas créer de situation révolutionnaire, car elle est placée sur un terrain où seul l'argent a une valeur. Toutes les fois que les coopérateurs ont cherché à se placer sur un autre terrain ils ont couru à une défaite. Le lamentable échec que la coopération socialiste a essuyé lors de sa tentative de boycottage du sucre prouve bien son impuissance révolutionnaire.

La coopération peut même avoir dans certains cas une influence contre-révolutionnaire en abaissant le coût de la vie, elle peut permettre une diminution de salaire.

« La coopération arrivera probablement » avec son M. S. G., à prendre une certaine « importance dans le domaine de la petite

production. Elle fera œuvre utile en aidant à la disparition du petit commerce. Croire à la coopération capable de disputer la maîtrise du marché du blé, du sucre, de la viande, des grands marchés commerciaux, c'est vouloir délibérément caresser une illusion », écrivait Monatte dans la *Vie Ouvrière*, et je crois que nous ne pouvons pas attribuer à la coopération une autre importance.

L'organisation coopératiste peut nous ramener à une conception communaliste de fournitures d'objets alimentaires. C'est l'opinion de Georges Sorel (1) : « Généralement les théoriciens de la coopération ferment les yeux à l'évidence et ne veulent pas voir que les institutions qui leur sont chères constituent un acheminement vers les services communaux. » L'exemple que nous donne la municipalité de Nîmes pour solutionner le conflit avec les boulangers nous montre que Sorel avait vu juste.

Malgré toutes ces critiques, je pense que les anarchistes peuvent avoir un rôle utile dans le mouvement coopératif. C'est ce que je tenterai de démontrer dans un prochain article.

Henri Chapey.

L'ALCOOLISME ET LA CLASSE OUVRIERE A. Grandidier.

Nous avons été très heureux de lire ton article antialcoolique dans le *Libertaire*. Toute la majorité des sociétés d'abstinence totale soient religieuses, oui ; mais tu oublies qu'il en existe deux en France qui n'ont aucun caractère religieux.

Dans la Fédération des Travailleurs Antialcooliques il existe une section d'abstinents, et c'est justement cette section qui contribue en ce moment-ci à l'extension de la propagande antialcoolique en France. Il existe également depuis 5 ans, tu ne dois pas l'ignorer, une organisation internationale des abstinentes qu'on appelle les Bons Templiers Neutres, où l'on ne parle pas de choses religieuses, mais bien de questions sociales des plus intéressantes.

Un militant abstinent.

Le mouvement international

ITALIE

Comme suite au désir exprimé lors du dernier congrès, les anarchistes sont en train de préparer un nouveau congrès pour le courant de l'année. Suivant l'initiative des camarades de l'Union comunista anarchica et des journaux *L'Alleanza Libertaria* et *L'Agitare*, ce congrès sera probablement tenu à Rome.

Le parti socialiste avait organisé pour le dimanche 26 mars une série de meetings monstres pour réclamer le suffrage universel. C'a été un véritable fiasco ; malgré les efforts faits, bien peu ont réussi ; celui de Rome n'a même pas eu lieu faute d'assistants.

Comme pour chaque grand événement, le roi vient d'accorder une amnistie en l'honneur des fêtes du cinquantenaire. Seulement notre cher roi s'est empressé d'oublier les antimilitaristes et les ouvriers condamnés pour faits de grève. Ces derniers ne l'oublieront pas.

HOLLANDE

A Amsterdam, les magasins restent ouverts jusqu'à une heure du matin. En 1906, le conseil municipal repoussa une proposition demandant la fermeture à 9 heures.

Des milliers d'employés travaillant jusqu'à des heures aussi indues ne peuvent s'organiser. Pour lutter contre la concurrence, les petits boutiquiers s'exténuent, mais seraient partisans d'une fermeture moins tardive.

Cependant une très grande partie des commerçants trouvent qu'une telle réclamation est une atteinte à leur liberté et qu'ils ont le droit de faire ce qui leur plaît.

Est-il possible d'avoir une aussi étrange compréhension de la liberté !..

Le nombre des mariages n'ayant pas diminué il est intéressant de consulter les quelques chiffres suivants sur la natalité. De 1870 à 1882, la natalité en Hollande fut de 36,5 pour 1.000 habitants par an ; de 1901 à 1908, elle fut successivement de 32,3 à 31,8 — 31,6 — 31,4 — 30,8 — 30,4 — 30 — 29,7. En 1909, elle descendit jusqu'à 29,1. Ce chiffre est le plus bas qu'ait atteint la natalité depuis qu'existe le recensement en Hollande.

La diminution fut la plus importante en la capitale Amsterdam. Pendant que la natalité dans ce pays était en 1909 de 29,1, à Amsterdam elle fut de 23,8, donc au-dessous de la moyenne. Le nombre des naissances à Amsterdam fut en 1901 de 14.719 et de 12.934 en 1909. La natalité totale en ces sept dernières années se tient dans une moyenne de 171.000 par année.

Ainsi, même la Hollande, pays conservateur, routinier, religieux, de mœurs sévères, devient néo-malthusien. Parmi les travailleurs conscients, beaucoup se refusent à faire et à éduquer du matériel vivant pour le capitalisme. On règle consciemment le nombre de ses enfants au grand dam de la calviniste Hollande. Dieu déjà avant la création du monde avait déterminé le sort de chaque Hollandais, et voyez : les habitants

actuels se refusent à donner la vie à des Hollandais dont le sort avait été déterminé ! Et cela cause sans doute une grande confusion dans les calculs célestes. Mais les bons bougres hollandais ne s'en inquiètent pas.

SUEDE

Les travailleurs sentent encore qu'ils ont été battus, et bien battus, dans le lock-out et la grève générale de 1908. Les employeurs, forts de leur victoire, imposent leurs volontés aux prolétaires et trop souvent ceux-ci ont à accepter les conditions de leurs maîtres, — cependant pas toujours sans protestation.

Un lock-out dans la chaussure vient seulement de finir, et les ouvriers ont repris le travail aux conditions fixées par la commission d'arbitrage.

Les travailleurs du bâtiment sont menacés d'un lock-out pour le 1^{er} avril, il serait général et atteindrait 40.000 ouvriers.

Le Parlement suédois, qui voit l'utilité de nombreuses naissances au point de vue capitaliste — dans les rangs prolétaires, naturellement, — vient de discuter un projet de loi prohibant la vente de la littérature néo-malthusienne ainsi que des préservatifs. Le projet a été voté avec ensemble, les députés socialistes ont voté comme un seul homme en sa faveur !

Cependant, un autre projet ayant but de restreindre la vente de l'alcool a été rejeté..

Le camarade Hinke Bergegren, éditeur de *Brand*, l'organe anarchiste suédois, qui a été poursuivi pour avoir organisé des conférences néo-malthusiennes et ce, comme nous l'avons déjà dit, sur *l'investigation de Hjalmer Branting*, le leader de la social-démocratie, vient d'être acquitté, et il est très probable que ce jugement sera confirmé par un autre tribunal. Mais avec la nouvelle loi il en ira désormais différemment.

Freedom.

(Traduit par E. Gren).

Vient de paraître :

CHAMPS, USINES, ATELIERS

Par Pierre KROPOTKINE

Un volume : 2 fr. 75 ; Franco : 3 fr. 25.

Fédération révolutionnaire communiste

Dimanche dernier a eu lieu la réunion mensuelle.

Les camarades ont décidé de s'intéresser au mouvement de protestation contre la condamnation à 12 ans de réclusion prononcée contre le dessinateur Sagrista, par un conseil de guerre espagnol.

Un meeting aura lieu la semaine prochaine. Que tous les camarades y assistent, montrant ainsi notre solidarité pour nos camarades étrangers victimes de la vindicte bourgeoise.

Nous avons également envisagé l'action à faire pour le 1^{er} mai.

Différentes questions ont été également examinées : organisation d'une promenade au Bourget ; organisation d'une conférence-congrès pour la région parisienne.

La Fédération a renouvelé les camarades délégués à la correspondance et à la trésorerie (si l'on peut dire, la Fédération étant en déche de 100 francs). Est secrétaire : A. Dauthuille, 15, rue d'Orsel. Lui adresser toute correspondance au *Libertaire*.

Les camarades des différents groupes sont invités à passer au *Libertaire* pour y prendre les prospectus à distribuer, et les affiches à coller pour le meeting Sagrista, Permanence vendredi toute la journée.

L'Agitation

ROANNE

Le semaine sociale

J'avais promis la semaine dernière de m'occuper des moyens de pression employés par le Comité républicain (voir *Cercles des Jeunes*) pour recruter des membres ouvriers dans leur pétaudière. D'après les renseignements que j'ai recueillis, les exploités faisant partie du Comité n'embrassent que sur la présentation d'une carte du Comité ; ainsi, à la papeterie, cela se pratique, si mes renseignements sont exacts, depuis le jour que ce bûcher a été mis en exploitation. On pourrait croire que l'ouvrier est favorisé en voyant les moyens employés pour le recrutement du personnel, mais il n'en est rien, aucune boîte ne paye aussi mal, dans aucune usine l'on ne fait autant d'heures de travail (12 heures et quelques fois 13) dans aucune usine il n'y a autant d'accidents de travail, toutes les semaines, c'est deux, trois, quatre et quelquefois cinq accidents. Je comprends maintenant qu'il leur faille des assagis.

A un certain moment pourtant, un commencement d'organisation avait été sur le point de naître, mais elle fut étouffée par les exploités. On me signale aussi une autre maison, la boîte à Destré, Bonnaud et Cie, réputée depuis longtemps déjà comme étant le tissage des jaunes ; pour travailler, il faut avoir sa carte du Comité. Les Bonnaud et Destré sont les fondateurs du fameux Comité, l'un d'eux est conseiller municipal. Alors tout s'explique. Mais que dire de la mentalité de ces esclaves ; ils en seront bientôt à porter la marque de feu et à voir leur nom remplacé par un numéro.

Une réunion des administrations des syndicats doit avoir lieu jeudi 6 avril à l'effe

(1) Coopérateurs et natchistes sociaux, page 333 de Pages libres, n° 225.

(1) Introduction à l'Economie Moderne, p. 163

L'imprimeur-gérant :
DUDRAGNE
15, rue d'Orsel. — Paris